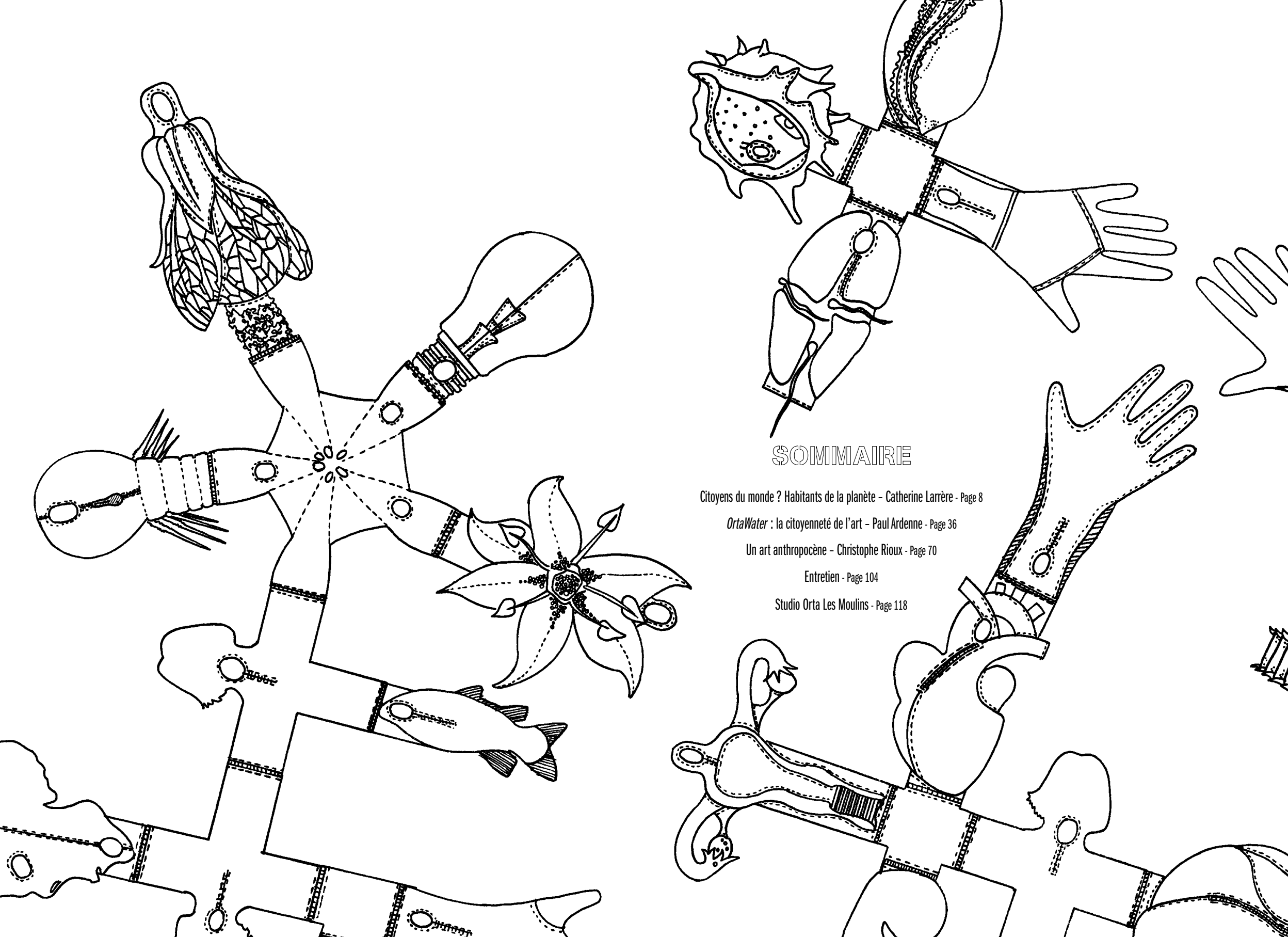


Lucy + Jorge Orta
Food / Water / Life



Lucy + Jorge Orta

Food / Water / Life



SOMMAIRE

Citoyens du monde ? Habitants de la planète - Catherine Larrère - Page 8

OrtaWater : la citoyenneté de l'art - Paul Ardenne - Page 36

Un art anthropocène - Christophe Rioux - Page 70

Entretien - Page 104

Studio Orta Les Moulins - Page 118

Un art anthropocène

CHRISTOPHE RIOUX

Dès leurs premières œuvres, Lucy + Jorge Orta n'auront cessé d'explorer la question des ressources et des défis environnementaux. Aujourd'hui devenue un enjeu majeur, cette thématique doit notamment son importance actuelle à l'émergence d'un contexte inédit : celui de l'Anthropocène, nouvelle ère géologique marquée par l'impact de l'activité humaine sur le système terrestre. Dans le cadre de leur exposition monographique "Food / Water / Life" au Parc de la Villette, les artistes poursuivent la réflexion abordée lors de la manifestation "S'adapter à l'Anthropocène" à laquelle ils participaient récemment, conjointement organisée par l'UNESCO et COAL, Coalition pour l'art et le développement durable. Avec leur triptyque désormais emblématique, "Food / Water / Life", Lucy + Jorge Orta rejoignent une grande partie des réflexions transdisciplinaires des chercheurs de l'Anthropocène, autour des enjeux liés à l'alimentation, à l'eau et, de manière beaucoup plus générale, à l'existence humaine dans sa globalité. Le travail du Studio Orta interroge également la relation complexe entre l'artistique et l'économique, au cœur même du concept d'Anthropocène. À leur sujet, on pourrait donc formuler l'hypothèse d'un "art anthropocène".

Par le terme d'"art anthropocène", on désignera les démarches artistiques donnant à voir ou ayant une action sur un environnement déjà modifié par l'activité humaine. Tout comme l'homme transformerait la géophysique du globe dans le cadre de cette nouvelle ère géologique, l'"art anthropocène" aurait une influence sur ce contexte environnemental en mutation : en favorisant une prise de conscience, en proposant des solutions concrètes ou en fédérant des communautés autour de projets collectifs. Au-delà d'un principe de représentation, l'"art anthropocène" serait un art en mouvement, marqué par la fusion entre l'artistique et l'économique, caractéristique de notre époque.

L'ANTHROPOCÈNE, UN ENJEU ÉCONOMIQUE

Terme protéiforme par essence, la notion d'Anthropocène doit cependant être resituée dans une perspective historique précise. En effet, pour les

tenants de ce concept, 1784 est une date clé, qui marque le dépôt d'un brevet de Watt concernant l'invention de la machine à vapeur, et, par ailleurs, la fin de l'Holocène, période géologique à température chaude et stable d'une durée de près de deux mille ans. À l'ère de l'Anthropocène, l'homme transformerait donc la géophysique du globe. C'est en tout cas la thèse défendue par Paul Crutzen, prix Nobel de chimie, dans un article de la revue *Nature* en 2002 : avec le géochimiste Eugène Stoermer, il publie un papier qui analyse la courbe des températures relevées dans la station Charcot en Antarctique, évoquant ainsi une nouvelle ère géologique. Depuis ce texte fondateur, un congrès international s'est tenu en 2012 en Australie, et l'existence d'une période "anthropocène" a été reconnue par les membres de la commission de stratigraphie de la Royal Geological Society de Londres.

Il convient de préciser que la notion d'Anthropocène ne fait pas l'unanimité dans la communauté scientifique. Ainsi, certains chercheurs estiment que l'idée d'un impact de l'activité humaine sur l'environnement pourrait remonter au Paléolithique, avec la maîtrise du feu et l'habitude de pratiquer le brûlis. D'autres ne rejettent pas le constat, mais en discutent la chronologie ou la dénomination. Cependant, au-delà de ces aspects strictement définitionnels et des questions de validation scientifique, la spécificité de cette nouvelle ère géologique serait qu'elle a été déterminée par une action humaine, essentiellement fondée sur un principe d'accélération des techniques. Apparue avec la révolution industrielle, cette période s'est progressivement imposée avec la généralisation du recours aux énergies fossiles, comme le pétrole, le gaz ou le charbon. Dans la grille de lecture de plusieurs chercheurs ou théoriciens de l'Anthropocène, cette ère connaît une deuxième phase après 1945, sous la forme d'une "grande accélération".

Quant à "l'homme de l'Anthropocène", il pourrait être qualifié d'*Homo conexus*, pour reprendre une terminologie conçue au Massachusetts Institute of Technology : en effet, alors que la moitié des données présentes sur Internet a moins de deux ans, la figure d'un individu mobile, connecté et synchronisé semble s'imposer. De même, une certaine idéologie

scientifique plaide aujourd'hui en faveur d'un "transhumanisme", pour lequel l'accélération technologique portée par la loi de Moore – postulant que la puissance des ordinateurs serait en mesure de doubler tous les dix-huit mois – aboutira inéluctablement à un "homme augmenté", plus efficace et plus rapide.

Face à cette "grande accélération", l'œuvre de Lucy + Jorge Orta pourrait constituer une réponse à l'exigence de vitesse et de performance permanente. En effet, dans leur esthétique du précaire et du recyclage, Lucy + Jorge Orta s'affranchissent des excès de la technologie et s'inscrivent dans une autre économie. Et si l'on s'autorise à parler d'un "art anthropocène", il faut aussitôt préciser que le travail des deux artistes serait en mesure de revendiquer cette appartenance, tant la thématique du couple est articulée aux enjeux majeurs de l'ère anthropocène, de la problématique des énergies à celles de l'eau, de la nourriture et, finalement, de la vie.

Mais, au-delà, Lucy + Jorge Orta incarnent la mutation radicale que constitue l'Anthropocène dans le champ artistique et dans d'autres domaines, comme la géologie et l'écologie ou encore la philosophie et l'économie. En effet, cet "art anthropocène", dont le couple pourrait constituer l'une des figures de proue, ne se contente plus de représenter l'environnement. Il le transforme. Ou, plus exactement, l'action de l'artiste peut désormais avoir un impact, certes limité, sur le devenir de l'écosystème terrestre.

Dans l'histoire de l'art, le rapport à l'environnement a considérablement évolué, et ce en trois temps distincts : celui de la représentation, de la présentation et de la participation. Dans le premier moment, celui de la représentation, un art figuratif pouvait par exemple mettre en scène une nature maîtrisée – comme dans l'art des jardins – ou sauvage – comme à l'ère romantique. Dans une deuxième période, la présentation s'est substituée progressivement à la représentation dans le champ artistique et donnait à voir des dispositifs, des installations reproduisant parfois les mécanismes à l'œuvre dans la nature ou s'intégrant en elle, comme dans le cas du land art. Enfin, dans un dernier temps, celui de la participation,

un art collaboratif développant sa propre économie revendique une action concrète sur l'environnement, en tentant de corriger les excès de l'activité humaine.

Avec ce que l'on pourrait appeler une "anthroposcène de l'art", c'est-à-dire une "scène artistique de l'Anthropocène", un certain nombre d'artistes prennent la notion d'Anthropocène comme thème de travail et manifestent une volonté d'agir sur le réel, au même titre qu'un homme désormais en mesure de modifier l'écosystème planétaire : ainsi, très récemment, l'artiste Marco Brambilla réalisait une vidéo opportunément intitulée *Anthropocene*, à l'occasion de l'ouverture d'un *flagship store* de la marque Hugo Boss à New York, tournée entre Central Park et Columbus Circle et soulignant l'importance des interactions entre la nature et l'homme, l'organique et le technologique, l'énergie urbaine et la sérénité du parc. À peu près à la même période, le Haus der Kulturen der Welt, le HKW berlinois consacré aux arts contemporains internationaux, avait annoncé la mise en place d'un *Anthropocene Project* favorisant l'exploration des implications de l'Anthropocène sur la recherche, la science et l'art.

Néanmoins, tous les artistes s'intéressant à cette thématique ne se réfèrent pas systématiquement à cette nouvelle ère géologique, bien que leur travail soit caractérisé par des considérations "post changement climatique" et qu'ils puissent entrer dans la catégorie d'un "art anthropocène". Ainsi, l'œuvre de l'artiste danois Olafur Eliasson est fortement influencée par les préoccupations écologiques et naturelles : dans *Green River*, il verse de l'uranine, un colorant inoffensif, dans des cours d'eau afin de modifier leur apparence et de provoquer un questionnement citoyen sur l'environnement immédiat ; *The Weather Project*, quant à lui, prend possession du *Turbine Hall* de la *Tate Modern* de Londres et transforme le lieu en "Temple du Soleil" ; les *New York City Waterfalls*, enfin, sont une installation temporaire, réalisée de juillet à octobre 2008, en réponse à une commande du *Public Art Fund* de New York, en écho aux premières œuvres de l'artiste, *Waterfall* et *Reserved Waterfall* (1998). Dans une autre approche, l'artiste et architecte argentin Tomas Saraceno se fait

notamment connaître par le biais de ses "sculptures/structures" et de ses "biosphères" conçues comme des œuvres autonomes : ses *Cloud Cities*, qui peuvent contenir de l'eau ou une végétation luxuriante, interrogent les notions de développement urbain et social sur un mode durable.

Même s'ils peuvent parfois partager un univers commun avec certains de ces artistes, par exemple autour d'un travail incorporant une réflexion sur l'eau ou les nuages, Lucy + Jorge Orta possèdent cependant une spécificité. Avec leur triptyque *"FOOD / WATER / LIFE"*, ils paraissent en effet concevoir la Terre comme une unité, à l'exemple des tenants de "l'hypothèse Gaïa". En effet, dans la logique de l'Anthropocène, la notion d'environnement est progressivement remplacée par un "Système Terre". Ainsi, dans la théorie défendue par le scientifique anglais James Lovelock, "la terre est un être vivant". Cette formule, qui est également le titre de l'un des ouvrages du chercheur, accrédite l'idée d'un "monde vivant" constituant un "tout" comparable à un "organisme autorégulé", dans le cadre plus général d'une "géophysologie". Si, dans les premiers temps, "l'hypothèse Gaïa" a pu susciter une certaine incrédulité dans la communauté scientifique, elle est aujourd'hui appréhendée avec le plus grand sérieux et devient une source d'inspiration d'un "art anthropocène", comme l'illustre le projet *Passions Gaïa* du chercheur Bruno Latour, construit autour de "neuf propositions artistiques pour rendre sensible la réalité de notre monde".

D'UN ART DU SLOW À UNE SLOW ÉCONOMIE

Pour Peter Sloterdijk, à l'ère anthropocène et à l'époque de ce qu'il appelle dans sa trilogie *Sphères* la "sphérologie", "la philosophie, en tant que forme de pensée et de vie de l'ancienne Europe, est indéniablement épuisée ; la biosophie vient tout juste d'entamer son travail ; la théorie des atmosphères se consolide à peine et laborieusement ; la théorie générale des systèmes immunitaires et des systèmes communs en est à ses débuts". Dans le champ économique, la "bioéconomie" semble également

suivre le chemin tracé par la "biosophie". Il existe d'ailleurs une certaine continuité épistémologique entre la "théorie Gaïa" évoquée plus haut et la "bioéconomie" telle qu'elle a été pensée par son concepteur, Nicholas Georgescu-Roegen, en s'inspirant du principe de l'entropie pour analyser des processus économiques. Dans cette approche, le chercheur souligne la contradiction existant entre la loi de l'entropie (c'est-à-dire la dégradation de l'énergie et de la matière) des ressources naturelles utiles à l'humanité et une croissance économique sans limites.

Dans *La Part maudite*, Georges Bataille affirmait déjà : "Si les ressources [...] sont réductibles à des quantités d'énergie, l'homme ne peut les réserver sans cesse aux fins d'une croissance qui ne peut être infinie, qui surtout ne peut être continue." Dans cet esprit, l'œuvre des Orta explore les problématiques du gaspillage et de la dilapidation, en débouchant sur une véritable économie du don. En cela, les artistes rejoignent l'approche chère à Georges Bataille lorsqu'il rend hommage à Marcel Mauss et à son *Essai sur le don* : s'il y a prodigalité, c'est bien dans une logique de *potlatch*, ce système d'échange-don qui se déploie dans une construction du social et dans l'émergence d'une communauté.

Conformément à l'un des éléments de leur triptyque fétiche, le *Food*, les banquets géants et les repas collectifs paraissent avoir partie liée avec les rituels de don et de contre-don. Ainsi, la table 70x7 porte une idée de l'infini, puisque sept personnes en invitent sept autres, et ainsi de suite. Mais cette longue table fait aussi référence aux repas que Lucy + Jorge Orta mettent en scène depuis 2000 pour des milliers de convives. Extension de l'*Épicerie*, une installation consistant en une cuisine à l'air libre, la "grande table" est parfaitement dressée, recouverte d'une nappe qui possède un rôle social fédérateur et couverte d'assiettes en édition limitée et en porcelaine Royal Limoges, qui peuvent revêtir une fonction distinctive. On se souviendra que l'assiette est devenue un médium particulièrement signifiant, comme l'a récemment illustré la maison Bernardaud : pour fêter ses cent cinquante ans en 2013, l'entreprise a demandé à douze artistes contemporains de rendre hommage au métier de porcelainier. Réalisées suivant l'inspiration d'artistes aussi divers que David Lynch, Jeff

Koons ou JR, ces assiettes ont ensuite été exposées à La Vitrine, espace dédié à l'art et aux marques.

Mais la dimension *Food* de l'exposition des Orta à La Villette, qui ne va pas sans rappeler le restaurant *Food* imaginé par l'artiste américain Gordon Matta-Clark en 1971 à New York, peut aussi évoquer la mouvance du *Slow Food*. Officiellement apparu en Italie en 1986, à l'occasion d'une manifestation de protestation contre l'ouverture d'un McDonald's à Rome, le mouvement avait d'emblée cristallisé la résistance contre ce symbole du *Fast Food*. Depuis, en lutte ouverte contre une production standardisée, le mouvement a dépassé la centaine de milliers de membres dans le monde et les incite à partager des repas, à découvrir des cultures culinaires et à prendre en compte dans leurs choix alimentaires les enjeux environnementaux.

En réalité, Lucy + Jorge Orta semblent cultiver un "art du *Slow*", comme le prouvent leur propre rapport au temps et leur prise de conscience d'une mutation majeure de l'économie : en effet, dans l'histoire du capitalisme et à l'échelle d'une planète enfin perçue comme une totalité, l'espace n'aura cessé de se réduire, avec la révolution des transports et des moyens de communication. Mais il faut toujours le même temps pour découvrir une œuvre d'art ou vivre une expérience artistique. Le temps de la création reste également incompressible, comme le démontre d'ailleurs le Studio Orta : un projet peut s'étaler sur une dizaine d'années.

Pourtant, notre temps n'est plus celui des "montres molles" du tableau *La Persistance de la mémoire* de Dali ou de la sculpture *L'Heure de tous* d'Arman composée d'horloges qui donnent toutes une heure différente. Il est plutôt celui de *The Clock*, montage vidéo de 24 heures constitué de milliers de séquences cinématographiques ou télévisées en rapport avec le temps, qualifié par *The Guardian* de "chef-d'œuvre de notre époque" : cette création de l'artiste Christian Marclay datant de 2010 peut se lire comme la métaphore d'un temps synchronisé, où toutes les montres donnent la même heure.

L'environnement économique mondial, marqué par les phénomènes d'accélération et de dématérialisation déjà évoqués, n'échappe pas non

plus à cette synchronisation, à la fois en matière financière et en matière de production. À un marché unique de l'argent accessible de manière permanente correspond un système productif qui serait passé de la division internationale du travail à la décomposition internationale du processus productif : en bref, le monde est devenu une gigantesque usine de pièces détachées. Mais, dans un contexte de crise, le modèle fondé sur une logique de croissance et de consommation arrive à bout de souffle.

Or, là encore, Lucy + Jorge Orta se sont impliqués dans un mouvement qui repose la question de notre rapport à la croissance et au temps. Ainsi, fin septembre 2013, Lucy Orta est intervenue sur la thématique "Culture et Création : le rôle de la création dans la construction d'une économie positive" dans le cadre du LH Forum, rassemblement international se déroulant chaque année au Havre et réunissant les acteurs du Mouvement pour une économie positive. Cette notion fait référence à une économie qui réoriente le capitalisme vers la prise en compte des enjeux du long terme. Son initiateur, Jacques Attali, évoque un "capitalisme patient" pour la décrire, mais elle peut également être définie par la place qu'elle accorde à l'altruisme, aux relations humaines, ainsi qu'à des initiatives "positives". Or, loin de demeurer uniquement utopique et conceptuelle, "l'économie positive" a la caractéristique de s'incarner dans le concret de l'entrepreneuriat social, de l'investissement socialement responsable, du commerce équitable ou de la RSE, la Responsabilité sociale des entreprises. L'économie "positive" trouve un prolongement naturel dans l'économie sociale et solidaire et les modèles économiques "hétérodoxes", c'est-à-dire qui ne se situent pas dans la ligne de l'économie libérale.

Tous ces mouvements, à l'instar de l'économie positive, sont bel et bien liés à un contexte de crise. En effet, dans la gestation de ces schémas alternatifs, se retrouve systématiquement la volonté de transformer les crises en opportunité, conformément à l'étymologie de la notion de crise : du latin *crisis*, "phase grave d'une maladie", qui peut mener au *kairos*, le moment favorable, le dénouement heureux. Il y a donc du "positif" en germe dans la crise la plus profonde, comme semble d'ailleurs le rappeler le travail de Lucy + Jorge Orta. Leur démarche participative peut, par

exemple, se lire comme un éloge d'une économie collaborative en devenir, entre économie positive et *Slow* économie.

UN ÉCOSYSTÈME DE LA CRÉATION

Dans le contexte de mondialisation contemporain, une *Slow* économie peut en effet redonner du sens à un système productif hanté par le rendement, la rentabilité et la performance. Longtemps considérées comme inadaptées aux mutations récentes du capitalisme, les visions hétérodoxes ont toujours eu à cœur d'accorder une place aux sciences sociales et à l'humanisme. Pour reprendre le questionnement de Georges Bataille, les ressources chères à Lucy + Jorge Orta ne sont pas réductibles à de l'énergie, sauf à accepter d'être conditionné à consommer. Comme le défendent l'économie de la fonctionnalité et l'économie circulaire, des achats partagés de biens durables pourraient se substituer à des achats individuels frappés par une obsolescence programmée. Quant aux rituels de *potlatch*, ils ont pu constituer des formes économiques archaïques en Amazonie ou en Antarctique, zones géographiques importantes dans la partie *Life* de l'exposition des Orta à La Villette et dans leur cartographie intime de "Gaïa" : ainsi la *Grainothèque* de l'exposition de La Villette tisse un lien avec l'œuvre *Perpetual Amazonia*, réflexion sur la disparition de la diversité des espèces en Amazonie. De même, l'œuvre *Antarctic Village – No Borders* rend hommage à une économie de l'entraide dans des terres extrêmes, économie d'ailleurs en plein essor dans les sociétés occidentales. C'est en fédérant ces différentes économies sous une bannière commune que la *Slow* économie pourrait alors prendre sa mesure réellement collaborative.

Dans leur esthétique du recyclage, Lucy + Jorge Orta exposent un gilet de sauvetage constitué d'un assemblage d'objets hétéroclites, une barque métamorphosée en station d'épuration ou une tente fabriquée à l'aide de drapeaux. Au-delà de préoccupations écologiques emblématiques d'un art anthropocène, cette pratique renvoie à ce que l'on qualifiera au

choix de "gambiarra" au Brésil, d'"innovation Jugaad" en Inde ou encore de "Do-It-Yourself" aux États-Unis. En France, on pourrait le résumer à un "système D", mais également à une certaine logique du "bricolage", au sens que Claude Lévi-Strauss pouvait conférer à cette notion : "La poésie du bricolage lui vient aussi, et surtout, de ce qu'il ne se borne pas à accomplir ou exécuter. [...] Sans jamais remplir son projet, le bricoleur y met toujours quelque chose de soi."

Proches d'une *Slow* économie et attachés au geste et à la main, Lucy + Jorge Orta contribuent à valoriser une tendance qui trouve sa concrétisation dans un autre mouvement *Slow* : le *Slow Made*, créé en 2012, réunit un écosystème des métiers d'art et de création autour d'une signature collective. Lancé en France à l'initiative de l'Institut national des métiers d'art, du mobilier national et des manufactures nationales, ce mouvement réunit des entités publiques et privées, tout comme des entreprises et des créateurs concernés par les enjeux de production liés à la temporalité et au geste. Le *Slow Made* milite donc pour une "intelligence de la main", particulièrement en vogue actuellement. Après une très longue période de dénigrement du travail artisanal, des voix s'élèvent aujourd'hui pour redonner au "faire" ses lettres de noblesse : ainsi en est-il de *L'Éloge du carburateur* de Matthew B. Crawford, best-seller aux États-Unis et plaidoyer pour l'activité manuelle, écrit par un universitaire qui décide d'abandonner les "travaux intellectuels" pour ouvrir un atelier de réparation de motos.

Or, la logique du recyclage structurante dans la démarche de Lucy + Jorge Orta passe nécessairement par le geste, mais un geste loin d'être anodin, si l'on en juge le rôle que lui assigne le philosophe Giorgio Agamben dans son ouvrage *Moyens sans fins, notes sur la politique* : "Geste est le nom de cette croisée où se rencontrent la vie et l'art, l'acte et la puissance, le général et le particulier, le texte et l'exécution. Fragment de vie soustrait au contexte de la biographie individuelle et fragment soustrait au contexte de la neutralité esthétique : pure praxis. Ni valeur d'usage, ni valeur d'échange, ni expérience biographique, ni événement impersonnel, le geste est l'envers de la marchandise."

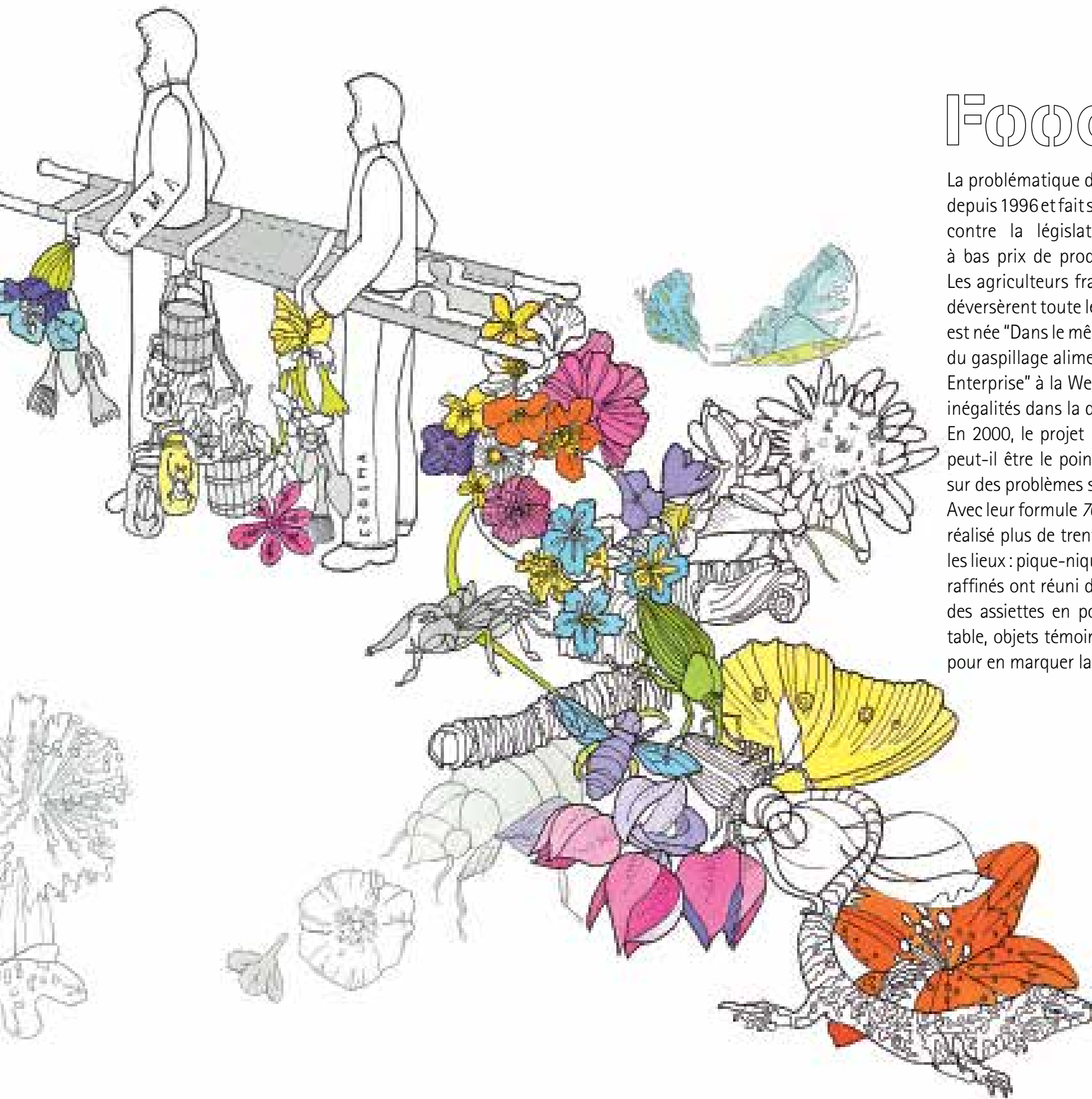
De même, Lucy + Jorge Orta explorent un rapport très personnel aux objets, qu'illustre par exemple la dimension *Water* de leur exposition à la Villette, avec des équipements "bricolés" et destinés à la distribution d'eau potable : chariots de Venise, tricycles de Mexico, mais aussi porte-bouteilles, kits individuels de filtration, et "vêtements sculptures" customisés afin de transporter le précieux liquide. Toujours dans leur "esthétique du recyclage", les Orta détournent les bouteilles d'eau minérale et les intègrent dans leurs fameux assemblages *Clouds / Nuages*, qui n'ont rien à envier aux nuages de Tomas Saraceno. Ces "objets relationnels", ou *trigger objects*, échappent au fétichisme de la marchandise décrypté par Marx et retrouvent la fonction sociale perdue par les objets du quotidien sous le voile de la consommation.

Mais ces objets sont issus d'un processus proche de l'artisanat, correspondant à une tendance au rapprochement avec l'art contemporain. Au-delà d'un art purement conceptuel, Lucy + Jorge Orta réinvestissent la matière comme autrefois Pablo Picasso à Vallauris ou, plus récemment, Ettore Sottsass avec la céramique ou Fabrice Hyber avec la tapisserie et bien d'autres matériaux. Il existe bel et bien une logique de dépassement du clivage entre "art mineur" et "art majeur", qui s'inscrit dans une perspective de décloisonnement créatif et de légitimation culturelle essentielle pour les métiers d'art. Le Studio Orta participe donc à ce mouvement porteur d'un écosystème de la création, voire, comme le mouvement *Slow Made*, à l'apparition d'un *cluster* dans le champ de la création.

Par ailleurs, la démarche de Lucy + Jorge Orta, qui consiste à intégrer dans le processus artistique les recherches de scientifiques et de chercheurs de diverses disciplines, est emblématique d'un art anthropocène, caractérisé par la transversalité. Mais cette méthode est aussi symptomatique d'un écosystème de la création en gestation, dont Les Moulins sont l'illustration. Après la création en 1992 du Studio Orta, structure interdisciplinaire permettant le développement de leur œuvre, les artistes installent en 2000 leurs ateliers de fabrication en Seine-et-Marne. Parallèlement, ils commencent à réhabiliter quatre usines historiques le long de la rivière Grand Morin : la Laiterie, le Moulin La Vacherie, le Moulin de

Boissy et le Moulin Sainte-Marie, des anciens moulins des Papeteries de Paris. À partir de 2010, ils fondent l'association Les Moulins, afin de promouvoir l'art contemporain et de soutenir la jeune création à travers la mise en place de *workshops*, de résidences d'artistes et d'un laboratoire de recherche artistique. Dans un esprit favorable à l'émergence d'un réel écosystème de la création, Les Moulins fonctionnent comme un véritable "*cluster* créatif", emblématique d'un art anthropocène.

"L'Anthropocène est le concept philosophique, religieux, anthropologique et politique le plus décisif jamais produit comme alternative aux idées de modernité", affirmait Bruno Latour lors d'une "Gifford Lecture", ces conférences sur la théologie, la philosophie et leur relation à la science données depuis plus d'un siècle à l'université d'Edimbourg. Si la notion d'Anthropocène connaît aujourd'hui une incontestable reconnaissance scientifique et atteste peut-être d'un changement de paradigme majeur, la dimension "artistique" de ce concept novateur ne doit cependant pas être occultée. La révolution copernicienne que connaîtra la Renaissance dans un grand nombre de domaines est indissociable de l'invention de la perspective et d'une rupture artistique fondamentale. De manière identique, l'ère anthropocène est inséparable d'un art anthropocène. Or, dans ce contexte inédit, l'œuvre de Lucy + Jorge Orta et leur exposition "FOOD / WATER / LIFE" au Parc de la Villette incarnent, par l'exemple, cet art anthropocène.



Food

La problématique de la nourriture préoccupe Lucy + Jorge Orta depuis 1996 et fait suite à la manifestation nationale des paysans contre la législation européenne autorisant l'importation à bas prix de produits agricoles des pays européens voisins. Les agriculteurs français, craignant la baisse de leurs revenus, déversèrent toute leur récolte sur les autoroutes. Ainsi, en 1997, est née "Dans le même Panier", première exposition sur le thème du gaspillage alimentaire. En 1999, l'exposition "Hortirecycling Enterprise" à la Wiener Secession élargit le débat public sur les inégalités dans la distribution de la nourriture.

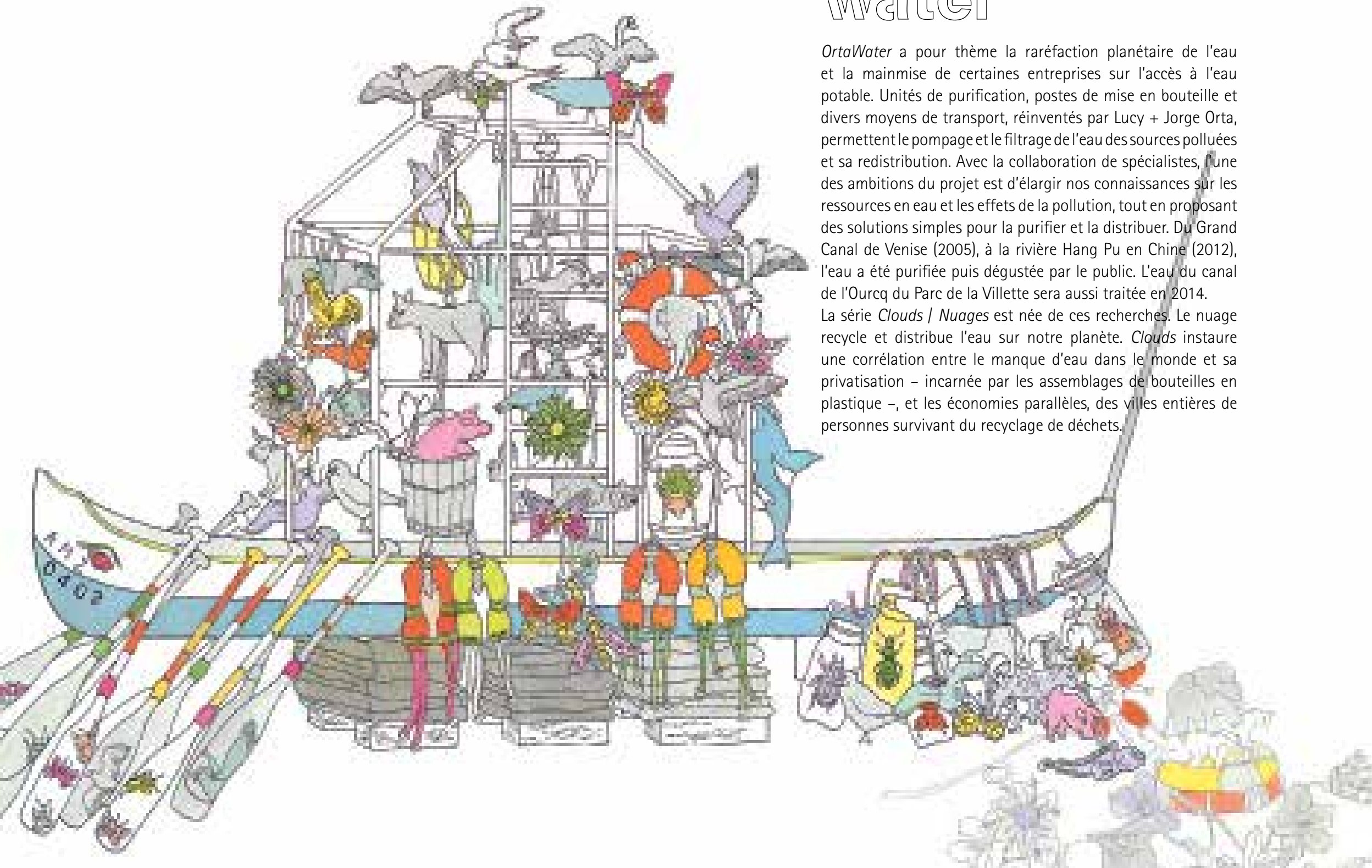
En 2000, le projet *70 x 7 The Meal* débute. Comment un repas peut-il être le point de départ de rencontres et de discussions sur des problèmes sociaux, environnementaux ou politiques?

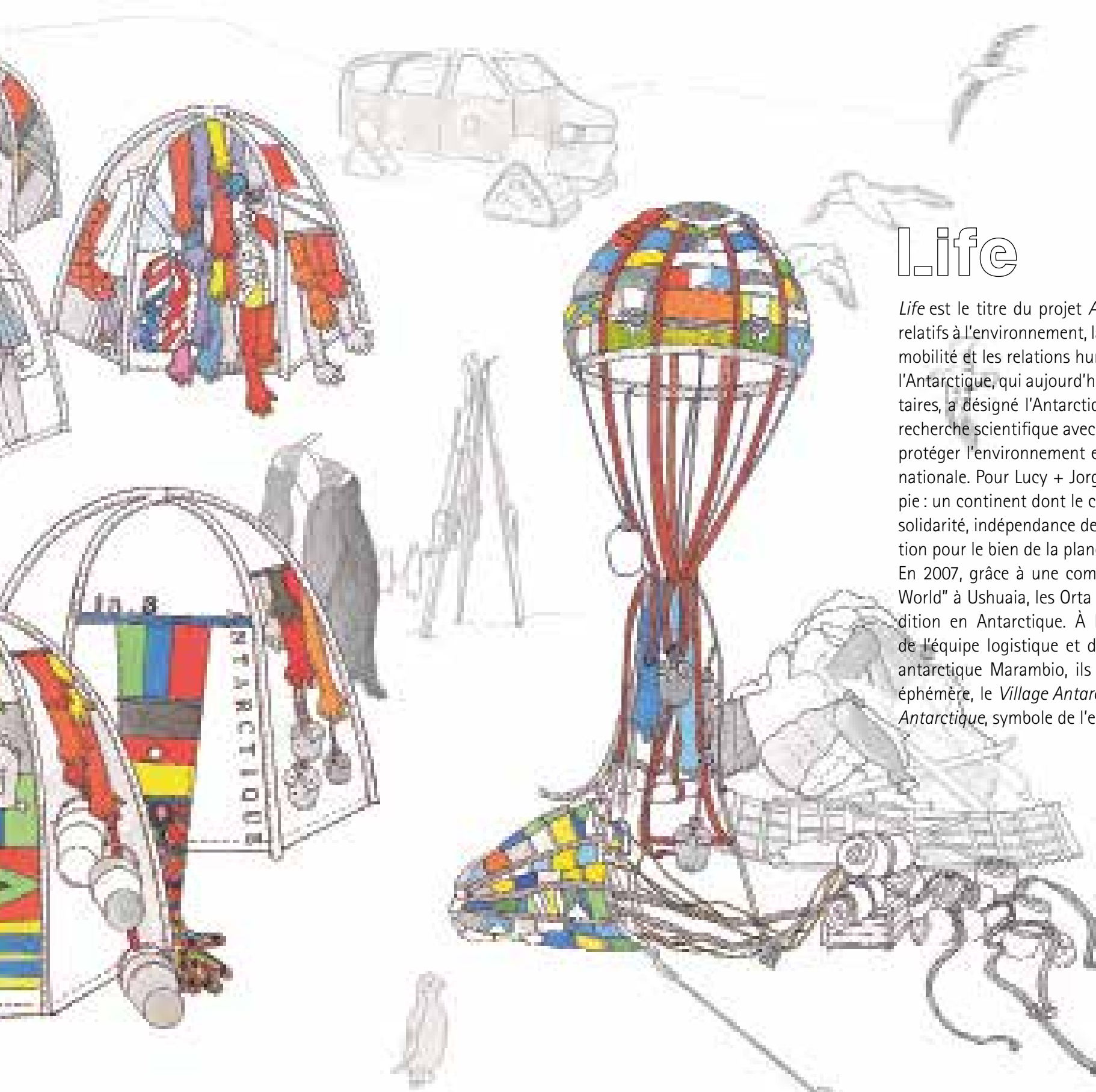
Avec leur formule *70x7*, symbole de l'infini, Lucy + Jorge Orta ont réalisé plus de trente-cinq événements-repas, spécifiques selon les lieux : pique-niques, déjeuners en plein air, dîners ou banquets raffinés ont réuni des milliers de personnes. Pour chaque repas, des assiettes en porcelaine Royal Limoges et des chemins de table, objets témoins de ces moments, sont spécialement créés pour en marquer la singularité.

Water

OrtaWater a pour thème la raréfaction planétaire de l'eau et la mainmise de certaines entreprises sur l'accès à l'eau potable. Unités de purification, postes de mise en bouteille et divers moyens de transport, réinventés par Lucy + Jorge Orta, permettent le pompage et le filtrage de l'eau des sources polluées et sa redistribution. Avec la collaboration de spécialistes, l'une des ambitions du projet est d'élargir nos connaissances sur les ressources en eau et les effets de la pollution, tout en proposant des solutions simples pour la purifier et la distribuer. Du Grand Canal de Venise (2005), à la rivière Hang Pu en Chine (2012), l'eau a été purifiée puis dégustée par le public. L'eau du canal de l'Ourcq du Parc de la Villette sera aussi traitée en 2014.

La série *Clouds / Nuages* est née de ces recherches. Le nuage recycle et distribue l'eau sur notre planète. *Clouds* instaure une corrélation entre le manque d'eau dans le monde et sa privatisation – incarnée par les assemblages de bouteilles en plastique –, et les économies parallèles, des villes entières de personnes survivant du recyclage de déchets.





Life

Life est le titre du projet *Antarctica* qui traite des problèmes relatifs à l'environnement, la politique, l'autonomie, l'habitat, la mobilité et les relations humaines. Signé en 1959, le traité sur l'Antarctique, qui aujourd'hui compte cinquante nations signataires, a désigné l'Antarctique comme une zone réservée à la recherche scientifique avec des buts pacifiques communs pour protéger l'environnement et encourager la coopération internationale. Pour Lucy + Jorge Orta, l'Antarctique incarne l'utopie : un continent dont le climat extrême nécessite entraide et solidarité, indépendance de la recherche, partage et collaboration pour le bien de la planète.

En 2007, grâce à une commande de la Biennale "End of the World" à Ushuaia, les Orta se sont embarqués pour une expédition en Antarctique. À la fin de l'été austral, avec l'aide de l'équipe logistique et des scientifiques résidant à la base antarctique Marambio, ils ont mis en place leur installation éphémère, le *Village Antarctique*, et hissé le premier *Drapeau Antarctique*, symbole de l'espoir d'une nouvelle communauté.





PAGES PRÉCÉDENTES :

ANTARCTIC VILLAGE – NO BORDERS / VILLAGE ANTARCTIQUE – SANS FRONTIÈRES - 2007

50 abris-dômes, gants avec drapeaux nationaux, fragments de vêtements, sérigraphie - Dimensions variables

ANTARCTIC VILLAGE – NO BORDERS, DOME DWELLING / VILLAGE ANTARCTIQUE – SANS FRONTIÈRES, ABRI DÔME - 2007

Dôme en polyamide, textiles divers, drapeaux nationaux, sérigraphie, vêtements d'occasion, sangles, crochets -
180 x 180 x 150 cm



ANTARCTICA LIFE LINE / LIGNE DE VIE ANTARCTIQUE - 2008

Cadre en acier, robinets, textiles divers, sangles, peinture acrylique, gourdes, flotteurs, sceau, corde -
105 x 15 x 120 cm

ANTARCTICA LIFE LINE / LIGNE DE VIE ANTARCTIQUE - 2008

Cadre en acier, photographie, robinets, textiles divers, sérigraphie, gourdes, bouées, flotteurs, peluches, corde, sangles -
90 x 15 x 150 cm



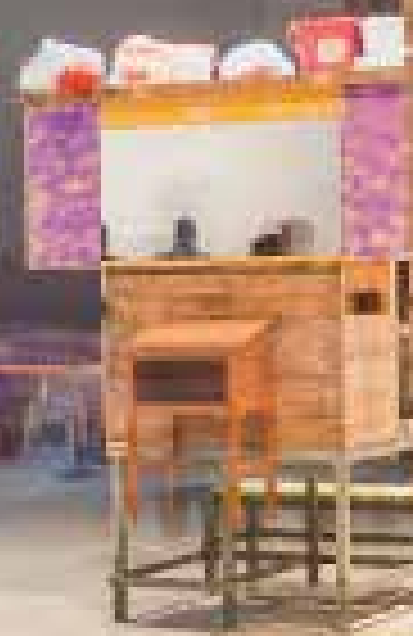


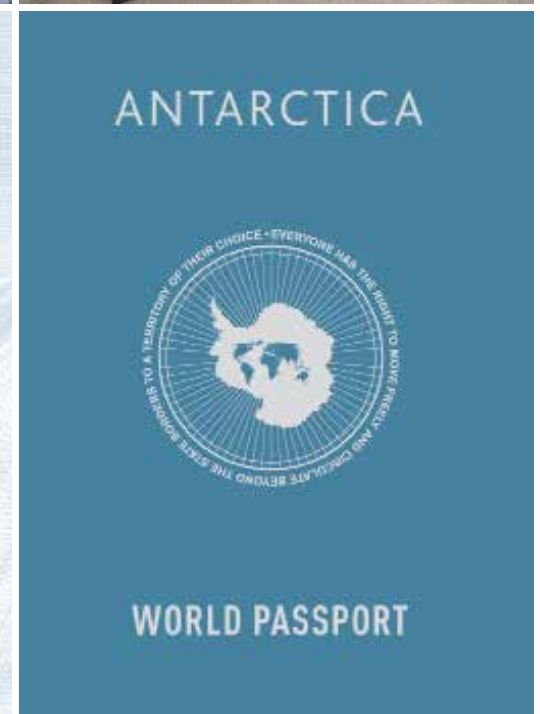
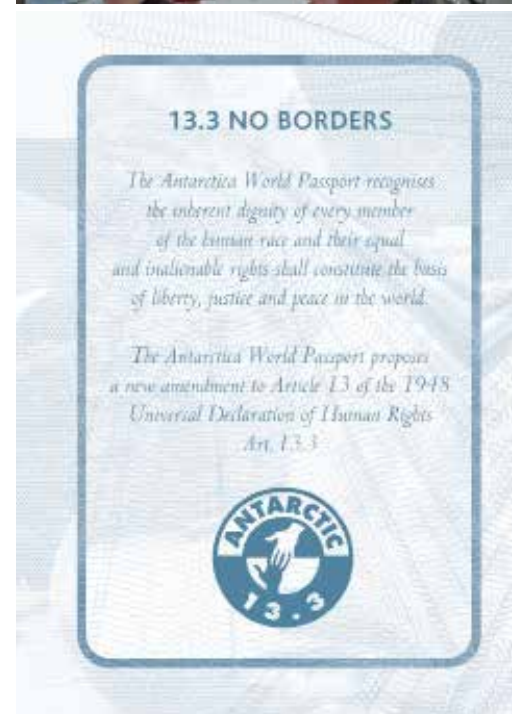
ANTARCTICA FLAG / DRAPEAU ANTARCTIQUE - Royal Festival Hall, Londres, 2012
Installation de 40 drapeaux - 560 x 400 cm (chaque drapeau)

ANTARCTICA FLAG / DRAPEAU ANTARCTIQUE - 2007
Jet d'encre sur polyamide, édition de 7 - 100 x 150 cm

PAGES SUIVANTES :

ANTARCTICA WORLD PASSPORT DELIVERY VILLAGE / BUREAU DE DÉLIVRANCE DU PASSEPORT UNIVERSEL ANTARCTIQUE - Shanghai, 2012
Bureau construit avec des matériaux de récupération, chaise, bureau, différents objets, exemplaires du *Passeport Universel Antarctique*, tampons, encre - Dimensions variables





ANTARCTICA WORLD PASSPORT DELIVERY BUREAU / BUREAU DE DÉLIVRANCE DU PASSEPORT UNIVERSEL ANTARCTIQUE - Palais d'Iéna, 2012
Bois recyclé, objets divers, table, chaises, passeports, tampons - 220 x 60 x 240 cm

ANTARCTICA WORD PASSPORT DELIVERY BUREAU / BUREAU DE DÉLIVRANCE DU PASSEPORT UNIVERSEL ANTARCTIQUE - Jardin des Plantes et Biennale d'Athènes, 2009-2012
Actions de distribution du *Passeport Universel Antarctique*

PAGES SUIVANTES :

ANTARCTIC VILLAGE – NO BORDERS, DROP PARACHUTE / VILLAGE ANTARCTIQUE – SANS FRONTIÈRES, PARACHUTE DE LARGAGE - 2007-2008
Parachute en polyamide, acier, textiles divers, drapeaux nationaux, vêtements, sérigraphie, sangles, objets divers - 120 cm de diamètre, hauteur variable

ANTARCTIC VILLAGE – NO BORDERS, DROP PARACHUTE SURVIVAL KIT / VILLAGE ANTARCTIQUE – SANS FRONTIÈRES, PARACHUTE DE LARGAGE, KIT DE SURVIE - 2007
Fibres de verre, textiles divers, drapeaux nationaux, sérigraphie, sangles, objets divers - Dimensions variables





ANTARCTICA WORLD PASSPORT – MOBILE DELIVERY BUREAU / BUREAU MOBILE DE DÉLIVRANCE DU PASSEPORT UNIVERSEL ANTARCTIQUE - 2008
Étagère en bois, pelle, chaise, bouteilles à plasma, morceaux de vêtements, gourdes, boîte de premiers secours, différents objets en aluminium, *Passeports Universels Antarctique* - 130 x 40 x 150 cm



WINDOW ON THE WORLD – ANTARCTICA / FENÊTRE SUR LE MONDE – ANTARCTICA - 2007
Cadres de fenêtre, photographies, miroir, verre, bouteilles à plasma, morceaux de vêtements - 105 x 17 x 134 cm

PAGES SUIVANTES :
ANTARCTIC VILLAGE – NO BORDERS / VILLAGE ANTARCTIQUE – SANS FRONTIÈRES - 2006-2007
Dessin : crayon, encre à pigment, aquarelle sur papier Fabriano - 80 x 60 cm



Lucy + Jorge Orta Food / Water / Life

Lucy + Jorge Orta s'interrogent sur la façon dont l'art peut générer et nourrir un dialogue constructif autour d'enjeux écologiques et humains en regard des problèmes croissants du monde.

Conjuguant actualité et métaphores, leurs créations – installations, sculptures, dessins, photographies – sont pour eux des "déclencheurs", des invites à une prise de conscience collective et à modifier pour aujourd'hui et demain notre approche de questions vitales.

Des défis que Lucy + Jorge Orta proposent et mettent en scène dans l'exposition "FOOD / WATER / LIFE".

FOOD, par des sculptures, des installations, des dessins, évoque notre gestion des aliments : espèces en voie de disparition, production et consommation, et avec le rituel du repas le partage et la convivialité.

Pour WATER, les artistes interprètent les défis sociaux et environnementaux concernant cette ressource naturelle et vitale, l'inégale accessibilité à l'eau et sa raréfaction.

LIFE rappelle l'Antarctique, une utopie pour les artistes : ce continent, dont le climat extrême impose l'entraide, permet la collaboration de chercheurs pour le bien et la paix de la planète. En écho à cette "terre promise", autour de l'*Antarctic Village – No Borders*, les œuvres font référence à la précarité de l'habitat, aux migrations et à la citoyenneté.

Lucy Orta, originaire du Royaume-Uni, et Jorge Orta, d'Argentine, vivent à Paris et collaborent sous le nom de Lucy + Jorge Orta depuis 1992. Ils ont reçu le Green Leaf Award des Nations unies pour leur excellence artistique et leur message environnemental. En 2011, ils fondent l'association Les Moulins pour soutenir les résidences d'artistes et la création in situ.

ACTES SUD

ISBN : 978-2-330-03197-8

22 € TTC FRANCE

Dépôt légal : mai 2014

www.actes-sud.fr



9 782330 031978

